

Dijon. 2^e janvier 1897.

Mon bien cher ami,

J'aperçois, depuis bien des jours,
sur ma table de travail, deux
excellentes lettres de vous auxquelles
je n'ai pas encore fait réponse.
Il faut que j'apaise le remords
~~de~~ dont ce souvenir torture mon amitié.
Et je m'empare d'un instant
de loisir, pour causer un peu avec
vous.

Quel dommage que vous n'ayez
pas suivi dimanche la bonne
inspiration qui vous appelait vers
nous! J'avoue que je n'aurais pas
osé vous solliciter directement pour
ces fêtes universitaires, dont l'agencement
et le succès me paraissent d'abord
assez problématiques à Dijon. D'ailleurs,
tout cela avait été préparé assez

mystérieusement. Vous savez comme
le principe, et si j'en dirai le
dogme des compétences à l'ordre
infranchissables est en honneur
ici. De fait, jusqu'au dernier
moment, nous n'étions informés
que par des indiscretions vagues
et incertaines de ce qui devait
avoir lieu. Le Haut Conseil de l'U.
débattait dans l'ombre et le
silence. Peut-être ces circonstances
ont-elles assuré la réussite ou,
du moins, nous ont disposés à
la trouver d'autant plus
complète que nous l'attendions
moins. Quoiqu'il en soit, je
crois sincèrement que toute
cette série de réunions, de
réjouissances diverses, d'exhibitions,
de congratulations m'a laissé une
impression très-favorable, et

qu'à ce qu'on entend dire, le
public de ces fêtes s'y est associe-
tés largement et sans arrière-
pensée ni réserve. Il m'a paru
surtout que l'idée, traduite en
langage accessible à tous par
ces manifestations, rencontrait une
sympathie générale et fournissait
par conséquent un de ces terrains
d'union qu'il faut cultiver
avec espoir pour y récolter peut-être
un jour le germe d'autres conquêtes
sociales plus profondes et plus essentielles.
A part un toast malheureux du
doyen des Lettres, Adam, qui est venu
je ne sais sous quelle influence,
jeter la note discordante d'une
politique de parti qui nous ramène
à 18 ans en arrière, tout s'est
passé le mieux du monde. Et,
en constatant ce succès j'ai bien
regretté que nous ne fussions pas ici

bon en prendre la part qui vous
appartient si large et si grande.
En effet, personne de ceux qui
peuvent et se souviennent, ne
pourrait oublier que vous avez
été des premiers et des plus
acharvés ouvriers de l'œuvre
qui se traînait à Dijon.

Malheureusement, je sentais
bien aussi, d'après votre avant-
dernière lettre, que vous étiez
retenu surtout par votre devoir
de chef de famille et de mari.
Que je vous plains donc de n'être
pas sorti des sollicitudes, des
ménagements et des soins aussi
tôt que nous l'espérons après
votre bon voyage de fin décembre.
La patience, encore la patience,
toujours la patience! Cela devient
semblé-t-il la grande vertu
nécessaire aux jeunes maris de
notre temps. Mais le remède est infail-

Et, si l'on peut s'en faire la
bonne habitude, qu'on doit deseri-
ter toute vertu, la vie vaut encore
la peine qu'on la vive. En
prenant chaque jour comme Dieu
l'ennemi, sans regarder trop souvent
ni en avant ni en arrière, on
conserve l'espoir toujours vivace,
et quelque jour l'espoir fera
lui-même la nature. Et, puisque
vous voulez bien vous intéresser aussi
à ce qui nous touche, je veux vous
dire que, grâce au repos étroitement
gardé; grâce aussi à quelques soins
assez simples, j'ai tout lieu de
penser que nous marchons vers un
nouvel espoir. Celui-ci est si récent
qu'il se vous l'annonce encore
qu'en grande confiance. Les
dernières fatigues, un peu exceptionnelles,
éprouvées par ma femme le mois
dernier, n'étaient qu'un signe
avant-coureur, auquel on a dû
par un repos plus complet, Et, depuis

ce moment un peu critique pour,
tout va bien. La vie d'activité
normale est reprise. Bref, nous
avons en perspective, pour le
commencement des vacances
d'automne, un moment
sérieux d'immobilisation.

Vous voyez que nous ne méritons
pas toute la compassion
affectueuse, que vous nous
témoigniez, et que si vous avez
besoin d'un encouragement à la
patience et au reste, nous nous
l'offrons à point nommé.

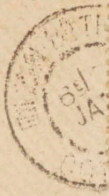
J'ai vu vos très-reconnaissants
de m'envoyer, en espérant,
les dernières pages de votre
dernière étude. En les lisant,
et surtout en me reportant
à vos études antérieures sur la
même question générale de méthodes,
j'ai bien du mal à concevoir

l'illusion qu'il y ait autre chose
à faire qu'à vous répéter. Toutefois,
je veux encore approfondir cette
question, me fit ce que pour ma
formation personnelle et en vue d'une
orientation sérieusement nouvelle que
je voudrais donner à mes propres
études, ayant la perspective d'un
cours de 1^{re} année suivant les
derniers programmes pour la rentrée.
Surtout, étant donné surtout ce
que vous avez déjà dit, le travail,
dont je vois entrevoir les grandes lignes,
me paraît demander pas mal
de lectures et de réflexions. C'est à
cette période préparatoire que j'en suis
pour quelques mois assurément. Dès
l'instant j'essaie à fixer le trait
de la méthode d'interprétation actuellement
en vigueur. Ce n'est pas si facile
qu'il le peut paraître. Et, en tout
cas, il faut convenir, que la plupart de
ceux qui manient instinctivement ces
procédés si étroits, se sont peu
préoccupés d'en approfondir la valeur et

le mérite. On n'en est pas moins
intrigué par nos les impose.
La critique de tout cela me parait
assez simple. Elle se fait presque
d'elle-même. Le qui est plus
dur, c'est de reconnaître, ou plutôt
d'inventer une méthode à peu
près complète. En ce cas, on se
pense qu'il n'y ait rien à
retenir de l'ancienne. Seulement
il s'agit d'abord de la dégrader, puis
d'en retenir ce qui mérite d'être
retenu, enfin et surtout d'en
corriger les excès et d'en combler
les lacunes. Enfin j'essaierai, me
fut-ce que pour mon compte.

Ma femme me charge de toutes ces
amitiés pour Madame La Belle. Elle
sympathise bien avec elle, dans ces
moments de santé un peu difficiles,
qu'elle connaît si bien elle-même.
Elle me charge aussi, par donna la suite
d'un projet dont Madame La Belle avait
bien voulu s'occuper l'été dernier de lui
annoncer le prochain mariage de sa sœur
avec M. Étienne Bouchard, fils de M. Antoine
Bouchard, de Beaune. Le mariage aura lieu
raisonnablement vers la fin de Mars.
A tout cela j'ai joint pour Madame
La Belle mes plus respectueux hommages et
surtout de bon santé, et pour vous, mon
ami, l'expression de ma bien fidèle affection.

7
111



Monsieur Raymond Lalille.

Professeur à la Faculté de Droit.

10 bis, rue du Pi-aux-Lois.

Paris.

